Document generated on 07/19/2025 3:02 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Lettre à Bouraoui

Mariève Maréchale

Number 163, Fall 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92870ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Maréchale, M. (2019). Lettre à Bouraoui. *Moebius*, (163), 115–123.

Tous droits réservés © Moebius, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

lettre à bouraoui

Mariève Maréchale

Je vous écris parce qu'il y a de cela plusieurs années, je suis tombé·e sur un de vos livres comme on tombe sur une personne au coin d'une rue, et que j'en garde une certaine fascination. Les chances que je le découvre étaient pourtant assez faibles. Je viens d'un milieu ouvrier de Tiohtià:ke – connu sous le nom de « Montréal » –, d'un milieu blanc qui ne se voit pas blanc parce qu'exploité. D'un milieu, en somme, plein d'angles morts, d'huile et de pierre ponce. Il n'est certes pas sans amour, ni sans fierté, ni sans histoire à raconter, mais c'est un milieu où il ne fait pas bon s'éloigner des standards de vie et où l'on voit d'un mauvais œil l'ouverture des voies et des esprits vers les centres et les idées des gens que l'on borde. Car c'est ainsi que les puissants de ce monde, n'est-ce pas, s'enrichissent et s'abreuvent de pouvoir, gardent les pauvres à leur place : non seulement en barricadant l'accès au savoir et à la culture, mais aussi en propageant la croyance que la connaissance pourrait contaminer leur prétendue authenticité.

Je m'adresse à vous, donc, parce que cette rencontre ne cesse de se produire et de m'inspirer. Elle représente

le pont entre mon avant et mon après, ma transformation sociale, le foisonnement de mon imaginaire. Vos mots, oui, ce sont vos mots qui résonnent dans ma tête lorsque j'enseigne au Québec, qui se rappellent à moi au bord de la mer en Bretagne ou dans un parc de Rennes, qui s'imposent dans ma thèse, qui préfacent mon roman. Ils forment d'étranges inscriptions sur mon corps et se mélangent à mes histoires. C'est depuis ce lieu organique, témoin poreux et bienfaisant, témoin mémoriel et encrier géant, que je m'adresse à vous.

Le premier roman que j'ai lu de vous est *Mes mauvaises pensées*. Il reposait sur le présentoir d'une librairie d'un centre d'achat. Je ne sais pas pourquoi il m'a aimanté.e comme il l'a fait. Mon regard a balayé la librairie et s'est attardé sur sa jaquette bleu marine. Je m'étais lancé·e depuis peu dans les romans. Je ne lisais rien qui puisse se rapporter à ma vie. Je ne vous lisais pas, non. J'ai pourtant fondu sur votre roman comme si je l'avais attendu toute ma vie. Comme si je le reconnaissais sans le connaître. Il était question, sur la quatrième de couverture, de désirs entre femmes et de maladie mentale. J'ai aussitôt plaqué le livre sur ma poitrine et regardé autour de moi. Je ne voulais pas être reconnu·e. Je ne m'étais pas encore autorisé·e à me connaître : à la fois garçon et fille, malade de l'enfance, amoureux·se des femmes. J'étais dans la lumière de la honte. Dans la hantise de ma vie. Il était toujours trop tôt pour commencer à exister. Mais à la caisse, je savais que je commençais une quête dont je possédais déjà le trésor. Je n'ai pas payé assez, non, pour ce livre qui m'a tant donné, ce livre qui m'a décalé de tout ce qui fondait mon réel.

Je me suis dit, en vous lisant : « Cette écrivaine s'incarne dans chacune des pages de ce roman. Elle touche à

ma vie. » Quand une de vos narratrices, ou personnages, parle de l'Algérie, je me rappelle le rapport étrange que j'ai à ce pays qui ne cesse de surgir comme un signe ou une prémonition même si je ne crois pas à ces choses. D'abord, l'Algérie se manifeste par la présence de ce moniteur de conduite français, ancien soldat pendant la guerre d'Algérie. Ensuite, par celle de mon entraîneur de boxe, un père de substitution doux et encourageant. Puis vous, un des points d'origine de mon écriture, et enfin la bouleversante Maïssa Bey.

Je ne sais pas ce que cela veut dire.

L'Algérie, dans ma vie, est une présence non résolue, mais bienveillante.

Je suis ému·e par vos romans. Ils font écho à mon réel. Le réveillent. Je les aime car j'y entends la possibilité de ma vie. Vos livres contiennent assurément un grand amour. Je me suis dit, en vous lisant : « J'aime comme elle éclaire le monde, elle m'emporte avec elle. C'est ainsi que je veux me définir. Je veux être emporté·e. »

J'aimerais vous parler de tant de choses.

J'aimerais surtout savoir ce qui fait votre écriture et aussi ce qu'elle vous fait en retour. Mais ce sont là, peut-être, des questions trop intimes. Oui, je suis d'une grande curiosité. C'est ce qui me sauve depuis toujours. C'est ce qui me permet de prendre contact avec le monde.

Je voudrais vivre de rencontres.

Je cachais à mes parents mon premier roman de vous. Il contenait, je le sentais très bien, quelque chose d'interdit car inédit. Entendre par les oreilles et par les yeux était chez moi une activité dangereuse. La lecture, avec vous, est devenue une activité secrète, un véritable acte

de rébellion. Ce n'était plus un divertissement. C'était. Un levier d'intelligence, d'ouverture et de force.

C'est votre plein, oui, votre plein qui me séduit.

Moi, j'ai longtemps été dans les effrois, dans le vide, dans la tristesse. J'avais peur pour les narratrices de plusieurs de vos romans. Je me disais : « Elles ont osé. » Je me disais : « J'ai peur pour elles. On leur fera payer très cher. Ne le savent-elles pas ? » Je me cachais sous mes couvertures. Je fermais ma porte. Parler par la bouche ou parler par la main, chez moi, étaient aussi des activités dangereuses pour une femme.

Le lieu de l'autorité, dans vos livres, est souvent déplacé des oppresseurs aux opprimé·e·s. Il y a des souhaits clairement exprimés de faire mal aux oppresseurs, de les éloigner de soi, de les extirper de son corps comme on extirpe des éclats de balles. Oui, il est souvent question, dans vos livres, de blessures vives. C'est là que prend ma fascination. Je voyais une femme forte qui disait non, qui déconstruisait des histoires dans l'optique de bâtir ses propres expériences. Enfin. Vivre enfin.

Il faut comprendre que dénoncer, chez moi, était un sport extrême. Souhaiter du tort aux oppresseurs était inconcevable, une ignominie. Les femmes devaient apprendre à pardonner avant même que l'offense soit commise. Elles devaient se montrer pleines de compassion devant la colère des hommes et apprendre à étouffer toutes pensées centrées sur elles-mêmes.

Penser à soi était ingrat.
Penser à soi était misandre.
Penser à soi était hétérophobe.
Penser à soi était une maladie honteuse.
Penser à soi était un refus des privilèges blancs.

Dans vos livres, penser à soi est vital. C'est une action qui surgit parfois de la colère. J'ai été surprise de la retrouver dans vos histoires. Car je ne lisais pas, non, je ne lisais pas ce genre d'écrit, je ne lisais pas pour ouvrir mon horizon ou remettre ne serait-ce qu'une poussière en question. Je n'avais pas appris à me comporter de cette façon. J'existais dans une autre mécanique, que j'ai maintenant enrayée. J'ai surtout été étonné·e qu'on puisse critiquer la domination des hommes. Qu'on puisse prendre autant la parole. Je ne savais donc pas comment réagir. En fait, si : je devais lancer votre livre contre le mur, le rapporter, me faire rembourser, le dénoncer, me faire rassurer. Je n'ai rien fait de cela. J'ai continué à lire. Et toujours avec moi, cette impression de braver mille et un interdits. Particulièrement en ne démonisant pas cette émotion grisante et bien précise, si claire, d'une grande tonicité, comme un courant soudain juste avant l'orage : l'amour des femmes.

Entre vos pages, je retrouve une homosexualité en continuelle émergence, sans cesse interrogée et comparée. Il y aurait une homosexualité intérieure et une homosexualité extérieure comme il existerait des corps de jour et des corps de nuit. Celle qui se manifeste dans vos pages est digne. Fière. Élégante. Raffinée, peut-être. Je suis tombée en amour, comme on dit chez moi, avec cette idée, avec cette apparence, qui était à des années-lumière de celle qui dominait dans mon milieu. Cela a fracturé mon réel, m'a disloqué·e. Et j'ai commencé à gagner de la distance, à pouvoir exister, aimer, pour vrai.

Je ne savais pas à quel point l'on pouvait s'émouvoir dans cette vie. Je vous dois l'expérience d'une gamme d'émotions nouvelles au sortir de l'adolescence. Vous m'avez

fourni un savoir du monde bien précieux. Vous m'avez été en quelque sorte une initiatrice.

Une écrivante.

Il faut que je vous dise qu'il y a dans vos phrases, vos phrases nominales, quelque chose comme des galets lancés à la surface des eaux. Des bonds et des rebonds qui allument la mémoire. Qui laissent une trace, un fil d'Ariane. Il y a dans vos phrases comme des coups cognés sur une porte. Une invitation. Un réveil. J'ai toujours envie de vous répondre, Madame Bouraoui. J'ai toujours envie de vous accueillir, d'ouvrir la porte, peu importe le rythme que vous adoptez pour y arriver. Vous écrivez avec une telle intensité, une telle intimité ; quand je pense au rythme de votre écriture, je pense à l'écriture de la mère.

La mère

Je perçois parfois comme un battement de cœur dans ce corps chaud que sont vos livres. Comme le battement de cœur d'une mère collée à la peau, comme un sédiment trop présent, trop palpitant encore. Il y a dans le rythme de votre écriture quelque chose qui tente de s'enfuir et de s'exprimer, qui se délivre. Il rappelle souvent la mère asthmatique de vos narratrices. Pour moi, il rappelle ma relation avec ma mère. Ma mère qui prend tout. Qui hyperventile. Ma mère qui ne reconnaît plus l'oxygène qui passe dans ses poumons.

Ma mère est un poisson, une baleine, une créature océanique qui se noie sur la terre ferme.

Ma mère qui aspire, aspire, aspire beaucoup trop, les yeux exorbités, qui me dit d'appeler les adultes, d'appe-

ler une ambulance, le 911. Allô ? Allô ? On doit ramener ma mère dans ses eaux ! Elle n'habite pas ici ! Vite ! Allô ? Ma mère à moi n'étouffe pas. Elle n'est pas asthmatique, mais elle inspire à perpétuité. Elle meurt d'oxygène. Elle passe d'humaine à molécule. Elle se transforme. Elle éclate par en dedans. Elle en prend trop. Elle en prend trop. Elle disparaît. Pour éviter l'effacement et revenir enfin de son néant, elle doit respirer dans un sac en papier brun qu'elle traîne partout avec elle dans sa sacoche. Elle l'utilise sur l'autoroute, dans les magasins, à l'appartement. Longtemps, j'ai refusé qu'on me serve avec ces petits sacs.

J'ai toujours voulu défendre ma mère, la protéger d'un passé qu'elle oubliait mais dont même l'oubli la blessait. C'est difficile de protéger quelqu'une d'un danger dont on ignore le visage et qui vient tout droit d'un passé vécu avant même sa naissance.

J'étais celle d'entre mes sœurs, oui, qui s'occupait de ma mère. Nous avions une relation spéciale. En même temps, c'est comme si je n'étais pas né·e d'elle tellement elle me voyait comme différent·e. Je lui massais le crâne pour chasser ses migraines, je lui grattais le dos de tout ce qui la démangeait, je lui crémais le front d'Antiphlogistine, je lui mouillais ses débarbouillettes pour refroidir sa tête, sa tête qui pulsait au rythme de son cœur affolé par l'anxiété, le stress, le passé. Elle me demandait souvent d'aller en chercher une neuve, une nouvelle tête, au dépanneur. J'ai fait tous ceux du quartier, en vain. Je lui étais dévoué·e, j'étais toujours gentil·le, jamais un mot, non, jamais un mot plus haut que l'autre. Ma mère disait que j'avais un don, que j'étais une vieille âme, que j'étais sage, que je la guérirais.

Mais je suis incapable de la guérir.

Plus je vieillis et plus j'en suis certain·e. Plus je vieillis et plus cette certitude me déchire. Si je ne peux sauver ma mère, qui suis-je ? Je suis malade, voyez-vous, malade de ma mère, de sa violence. Je suis malade de notre amour réciproque. De cette complicité qui nous consume et nous éloigne chacune de nous-mêmes. Exister pour autrui est au-delà de mes forces. Ma mère est ma fin du monde. Voyez-vous, vous lire est doux-amer. Voyez-vous, vous lire est une délivrance. C'est le début du surgissement.

Quand je pense à me faire exister, tout me ramène à votre écriture.

L'écriture

Dans vos livres, parfois, je ne sais plus où commence et où se termine l'écriture. À quel niveau elle se manifeste et se lit. C'est d'une grande poésie. Cette activité scripturaire est toujours associée à un grand pouvoir, qu'il soit destructeur ou créateur. J'ai l'impression d'entrer en relation avec vos livres. Je me suis dit : « Ils existent à part entière. Nina Bouraoui écrit des livres autonomes. » Votre écriture est souvent dépeinte comme une action salvatrice et sauvage, naturelle.

Très jeune, j'ai conçu la mienne comme une extension de mon corps. Je la réclamais comme on sollicite un bras, un cou, une bouche. Elle a toujours eu une fonction naturelle. C'est une partie de mon corps qui me rassure, qui me protège, qui me rappelle les contours de mon existence. J'ai tant appris, enfant, auprès des humains, à douter de moi, de mes expériences et de mes sensations. L'écriture a été ma bouée de sauvetage, le lieu de dépôt de ma conscience et de mes vérités, une sorte de mémoire

organique, mais également une arme, comme pour vos narratrices, une arme qui ouvre les chairs et les histoires, pour mieux les clore ensuite, sans infection, rien qu'avec une large cicatrice. Elle est à la fois citadelle et sentinelle, cette écriture. C'est une partie de mon corps qui s'est bâtie contre l'aliénation. C'est une partie de mon corps qui s'est bâtie pour parier sur la beauté de ma réalité. Un vaisseau, oui, il s'agit d'un grand vaisseau qui apaise mon enfance. Je me disais et me dis encore : « Je cours, je cours sur la page, je danse avec le stylo, avec la dactylo, avec le clavier. » Il s'agit d'une chorégraphie. Ne plus danser, c'est mourir. Et j'ai tant envie de vivre.

Derniers mots

Votre œuvre me bouleverse, madame Bouraoui. J'aimerais prendre le pouls d'un jour avec vous dans un café en regardant les passant·e·s. Une imaginante face à une imaginante autour d'une table, il y aurait de quoi refaire le monde, n'est-ce pas ? Ce qui motive aujourd'hui mon écriture, c'est le rêve de produire un contact entre deux réels que rien ne destinait à la rencontre, de bâtir une passerelle dont les matériaux proviendraient de plusieurs mondes. Grâce à vous, je sais que c'est possible. Grâce à vous, je goûte la liberté. C'est une grâce gourmande dont je vous serai toujours redevable. Merci d'écrire, vraiment.